

Comment tout a commencé

I meant at first to write a book discussing my themes and illustrating them with narrative taken up at any point in time that I chose¹.

STEPHEN SPENDER
World Within World

À un moment donné, j'en ai eu assez. J'étais fatigué de m'acharner sur les pédales pour ne pas rester à la traîne, en sachant parfaitement que, de toute façon, en dépit de tous mes efforts, je me ferais inexorablement semer. Même dans les descentes, je me faisais semer. Le problème, ce n'était pas moi, mais cette connerie de bicyclette de fille, modèle dit américain, vert foncé métallisé, avec des garde-boue chromés bien trop gros, à l'avant et à l'arrière, lourde, sans dérailleur ni barre. C'était surtout ça qui me dérangeait : qu'elle n'ait pas de tube, ce qui en faisait sans la moindre équivoque une bicyclette de fille, alors que tous mes copains, ceux qui, comme je l'ai dit, me semaient régulièrement, avaient un vélo avec une barre ; certains avec dérailleur, d'autres sans, avec un guidon sportif ou pas sportif, un vélo datant parfois de plus de vingt ans, mais avec une barre. Du reste, c'est ainsi que vont les choses, ou plutôt qu'elles allaient à cette époque-là, si on avait le malheur d'arriver deuxième et de se retrouver, comme dans

1. Stephen Spender, *World Within World. The Autobiography of Stephen Spender*, London, Faber & Faber, 1977.

mon cas, avec une sœur plus vieille de sept ans. Un temps, quand j'étais petit, comme on le voit sur les photos, j'avais même porté ses habits et joué avec ses poupées. Heureusement, ça n'a pas duré longtemps. Mais les vélos, c'était une tout autre affaire : d'abord j'avais *hérité* de sa bicyclette d'enfant, évidemment sans barre, sur laquelle, à l'âge de neuf ans, avec un certain retard par rapport aux gamins de mon âge, qui filaient dans la rue à toute blinde depuis quelques années déjà, j'avais appris à faire du vélo, expérience qui m'avait profondément marqué – marqué au sens physique du terme, vu que, en tombant de manière répétée sur le bitume de la via Dante tandis que je m'exerçais, non content de m'être écorché les coudes et les genoux, je m'étais planté le levier du frein droit dans le flanc droit, et le gauche dans le gauche, juste au-dessus de l'aine ; après quoi, ayant transformé cette mini-bicyclette de fille, que je détestais, en épave, j'avais *hérité* d'une autre bicyclette de fille, le modèle américain susdit, que j'avais appris à détester encore plus que la précédente, mais sur laquelle je ne pouvais même pas vider ma frustration, au contraire : je devais en prendre soin, du moment que, comme ma sœur ne manquait jamais de me le rappeler, cette bicyclette était encore à elle, et lorsqu'elle décidait de l'utiliser, il fallait qu'elle soit sûre de la trouver propre et en bon état, autrement j'irais à pied ; ce qui était encore pire que se balader sur une bicyclette de fille, parce qu'aucun de mes copains ne sortait plus à pied, et que si je me retrouvais sans bicyclette, je serais exclu, contraint d'errer tout seul dans les parages, ou tout au plus en compagnie de F, le seul garçon de mon âge qui ne savait pas faire du vélo, et qui allait devenir un homme qui ne savait pas, et qui ne sait toujours pas aujourd'hui, faire du vélo, pour la seule et unique raison, comme il me l'avait expliqué, qu'il n'avait aucune envie d'apprendre à faire du vélo parce que tout le monde fait du vélo, à savoir la même raison qui l'a ensuite amené à refuser de passer son permis ; en tout cas, tout cela mis à part, Il est temps d'en finir!, me suis-je

dit cet après-midi-là, Marre de me balader sur cette bicyclette ridicule efféminée sans barre! ; et marre aussi de cette phrase.

Le soir même, à l'heure du dîner, c'est-à-dire à sept heures, pas une minute de plus pas une minute de moins, et gare si on arrivait en retard, surtout si mon père était là aussi pour dîner, chose qui n'allait pas de soi, vu qu'il était policier, qui plus est de la *celere*, comme qui dirait CRS, ce qui à l'époque, à savoir le début des années soixante-dix, voulait dire six jours de service par semaine, des gardes de nuit et des horaires dits souples, souples bien entendu dans le sens de leur extension ; ce soir-là, disais-je, profitant justement de la présence de mon père, certain qu'il était le seul, en tant qu'homme, à pouvoir comprendre ma frustration et le désespoir que me causaient les humiliations que j'étais quotidiennement obligé de subir, dans la mesure où j'étais le seul garçon de toute la via Dante à rouler sur une bicyclette sans barre, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis lancé dans un exposé minutieux desdites humiliations quotidiennes, et des fuitages de gueule dont les gars de mon âge me gratifiaient, sans parler des garçons plus grands ; Même les plus petits se foutent de ma gueule parce que je me balade sur cette connerie de bicyclette de fille sans barre, ai-je dit à mon père, ils se moquent de moi et ils se sauvent sur leurs tout petits vélos à barre, et moi je les poursuis sur ma bicyclette sans barre, mais j'arrive presque jamais à les rattraper, parce qu'eux aussi, alors qu'ils sont plus petits que moi, ils me sèment ; et puis cette bicyclette est même pas à moi, ai-je dit ce soir-là à mon père au dîner, vu que si ma sœur, qui l'utilise presque plus, elle décide qu'elle a envie d'aller faire un tour, moi je suis obligé de la lui laisser ; vu qu'elle est à elle, pas à moi ; et c'est à elle parce que ma sœur, quand elle avait exactement mon âge, vous lui avez acheté une bicyclette, et vous lui avez acheté une bicyclette de fille, pas un vélo d'homme ; et avant ça, vous lui en aviez acheté une autre, d'occasion, c'est vrai, mais de fille aussi, et du coup moi, qui suis arrivé après, j'ai toujours été obligé de

me balader sur une bicyclette de fille ; l'autre au moins, la plus petite, elle était devenue à moi, alors que celle-ci, ai-je dit, elle est même pas à moi ; je me mets d'accord avec mes copains pour aller faire un tour à vélo, et à la dernière minute, si ça se trouve, je peux pas y aller, parce que ma sœur elle doit aller faire un tour avec ses amis, et du coup je me retrouve à pied, tout seul ; et comme quoi j'en pouvais plus, ai-je dit à mon père, que c'était une injustice, voilà, une véritable injustice.

Un moment de silence. Couverts suspendus en l'air, bouches entrouvertes et tous les regards sur moi, qui n'avais jamais parlé autant et avec une telle véhémence. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre. De la part de ma mère, ça pouvait être une baffe. Parler avec une pareille arrogance n'était pas permis, surtout au dîner, qui plus est en présence de mon père ; de surcroît, insinuer que ma sœur recevait davantage que moi, qu'elle jouissait d'un traitement de faveur, c'était quelque chose que ma mère, pour des raisons que je me réserve d'approfondir par la suite, si l'occasion se présente, ne pouvait absolument pas supporter. Alors oui, je ne peux pas dire que je m'en souvienne, mais il est fort probable que mon attitude était celle que commandait la circonstance : regard fixe sur mon père – des yeux bleus comme les miens mais, contrairement aux miens, mouchetés de jaune –, mais mise au point en arrière-plan, et activation de la vision périphérique. Ma mère sous surveillance, ma mère toujours sous surveillance. Je ne veux pas dire par là que j'étais prêt à éviter l'éventuelle, ou même la probable, à en juger par le raidissement de son visage, grosse baffe ; ou plutôt si, d'habitude c'était bien le but, esquiver, parer, se placer hors d'atteinte, mais pas toujours, pas dernièrement, pas depuis que j'avais découvert que, surtout si j'étais convaincu d'avoir raison, encaisser sans sourciller me faisait me sentir plus fort, comme si c'était moi qui contrôlais la situation, alors qu'elle, ma mère, se retrouvant devant ce genre d'attitude, avait tendance à perdre entièrement le contrôle, ce qu'ensuite elle regrettait immanquablement, pour

finir par aller bien plus mal que moi qui m'étais pris une torgnole; alors, dans son cœur dur quelque chose se fêtait, et dans cette fêlure, aussi petite fût-elle, j'aurais pu... non, jamais vraiment été capable de ça; il manque toujours quelque chose à ma féminité prononcée. Pas question d'en parler maintenant, alors que les couverts sont encore suspendus en l'air.

Donc, ce soir-là au dîner, parfaitement convaincu d'avoir raison, mon attitude devait ressembler à ça : sur le qui-vive, regard tel que je l'ai décrit, muscles détendus et tête vide de toute pensée, prêt à accompagner la baffe sur le point de tomber. Là-dessus, contre toute attente, mon père prit la parole.

I. Il n'y a pas de sous

Rome, Fête du cinéma – ou est-ce un festival ?, en tout cas pas l'endroit où je voudrais être. La seule chose que j'aime dans ce qu'on appelle le cinéma, c'est le plateau.

Pourtant j'y suis, et il y a une raison à ça : déjeuner de travail pour discuter de la production de l'un de mes textes de théâtre qui devrait être sur scène d'ici quelques mois. Autour de la table, en plus de l'auteur, à savoir celui qui écrit : la metteuse en scène et coproductrice ; le jeune fils de la susdite, qui, après avoir étudié la mise en scène à Londres, est maintenant metteur en scène assistant à Rome, chose qui lui donne l'impression de *n'aller nulle part*, et qui songe par conséquent à se transférer à New York pour aller y suivre un autre cours de mise en scène ; le décorateur pressenti ; le jeune fils du susdit, lequel, selon ses mots, ne voulant rien avoir à faire avec le milieu de son père, travaille dans un village touristique en Sardaigne, et se trouve là parce qu'il est en vacances ; un autre metteur en scène de théâtre, ami de la coproductrice, dont on ne comprend pas bien ce qu'il fait là, mais il y a forcément une raison, et le compagnon du susdit, producteur de cinéma, lequel nous informe qu'il va manger quelque chose sur le pouce

avant de nous quitter aussitôt pour aller suivre une remise des prix on ne peut plus barbante, mais à laquelle il ne peut en aucun cas se soustraire, du moment que c'est lui qui remet les prix. Tandis que nous attendons nos sushis à la con, le metteur en scène, je ne sais pourquoi, me montre fièrement, sur son iPad flambant neuf, qu'il juge extraordinairement pratique, les photos d'un appartement dont il est le propriétaire, avec vue sur le Colisée, et qu'il a lui-même rénové et aménagé. Un investissement, dit-il, c'est chouette, non ?, continue-t-il en me montrant des photos, Deux chambres, salle de bains, cuisine, bureau-séjour ; idéal pour quelqu'un qui voudrait le louer pour des périodes courtes ; vacances, travail ; ou pourquoi pas pour écrire, conclut-il en clignant de l'œil. Et je dis Oui, bien sûr, très chouette ; je suis sûr que je m'y sentirais très bien. Et j'ajoute : Naturellement, c'est un logement à loyer modéré. Rires. Entre-temps, nos sushis sont arrivés. Les baguettes et les mâchoires s'affairent. Le producteur mange vite fait et s'en va, selon le script. Bavardages épars, bons mots, anecdotes, le tout se rapportant à ce qu'on appelle le monde du théâtre. Comme presque toujours dans ce genre d'occasions, je me tais et j'écoute. Lentement, la conversation s'approche de son objet, mais d'abord, comme à l'accoutumée, mais ces temps-ci encore plus qu'à l'accoutumée, le manque de fonds constituant la thématique de l'année, l'inexorable prémissse : *Il n'y a pas de sous.*

Certes, c'est curieux et pénible, très pénible. Je commence à en avoir marre des gens qui ont une maison à Capalbio, ou des appartements avec vue sur le Colisée qu'ils louent naturellement au noir, à des prix exorbitants, avec ou sans leur cortège d'enfants terriblement coûteux inscrits à une formation de metteur en scène, ou d'acteur et cetera, qui portent, bien entendu avec une nonchalance extrême, des vêtements valant des milliers d'euros, qui mènent des vies incroyablement dispendieuses, et qui commencent invariablement leurs discours fumeux en disant : *Il n'y a pas de sous.* C'est grotesque.

Qu'ils me disent ça à moi, c'est doublement grotesque. Décidément, ce n'est pas mon milieu ; tout au plus, ce sont mes alentours, ou plutôt ceux de mon écriture, un territoire que je fréquente.

Milieu, alentours, territoire : en quelques lignes, voici trois concepts sur lesquels il serait bon de tenter de faire la lumière. Une écriture qui s'efforce autant que possible de se faire entendre, ou en tout cas de ne pas se faire mésentendre, ne devrait pas laisser dans le flou le sens de mots aussi lourds et, c'est vrai du moins de deux d'entre eux, aussi récurrents, et si souvent lancés à tort et à travers. Aucune envie de faire ça maintenant. Ces concepts se clarifieront d'eux-mêmes, au cours de l'écriture, ou ne se clarifieront pas du tout. En attendant, on pourra recourir à un bon dictionnaire.

Pour lors, limitons-nous à relever que l'expression *Il n'y a pas de sous*, avec toutes ses variantes possibles, tourmente l'auteur depuis l'enfance, indépendamment du milieu.

Pour revenir au dîner, si, de la part de ma mère, j'étais prêt à recevoir une baffe, de la part de mon père, le maximum auquel je pouvais m'attendre c'était que dans son *Il n'y a pas de sous*, qui relevait d'une vérité mathématique, s'exprime une juste nuance. Pourtant, je me souviens, ce jour-là, il y a tant d'années, mon père nous a tous surpris en disant Un vélo neuf, bien sûr, un vélo d'homme. Avec une barre. Et à ma mère : Il ne peut quand même pas continuer à se balader sur ce vieux biclou, pas vrai Lina ? Puis, comme si de rien n'était, il s'est remis à manger. Tous les autres couverts sont restés en l'air. Et avant que ma mère puisse dire Mais Arturo, tu sais bien qu'il n'y a pas de sous !, mon père a repris Je vais parler à l'un de mes amis, et ensuite on verra, d'accord ?

J'aurais dû comprendre tout de suite que ça cachait quelque chose, mais j'étais tellement heureux. Je me voyais déjà sur mon vélo tout neuf, un vélo d'homme avec sa barre, carrément équipé d'un dérailleur ! Je ne me laisserais plus semer et,

surtout, plus personne ne se foutrait de ma gueule parce que je me baladais sur une bicyclette de fille. Et un dérailleur, avec ça ! Ça voulait dire, quand on allait au Monte Berico, qu'au moment d'affronter cette terrible pente, au bas de laquelle j'arrivais d'habitude déjà crevé, étant donné que, pour tenir le rythme des copains, je devais pédailler deux fois plus qu'eux, non seulement j'arriverais bien frais, mais que j'allais même pouvoir changer de rapport, et parvenir au sommet, sinon le premier, en tout cas parmi les premiers, et pas, comme cela arrivait souvent désormais, me faire semer au point de les perdre de vue, pour ensuite les croiser, dévalant en sens inverse, alors que j'avais à peine franchi la moitié de la pente. Bref, j'étais tellement pris par mon rêve, et j'étais tellement certain de la parole de mon père, que je ne me suis douté de rien. La parole, les paroles : la différence ne tient pas uniquement au pluriel. Mon père m'avait certes donné raison sur le fait qu'un vélo neuf, avec une barre, s'imposait, mais à aucun moment il n'avait dit qu'il allait m'en acheter un ; et le fait qu'il n'ait pas dit *Il n'y a pas de sous* ne voulait pas du tout dire qu'il y en avait. En outre, il n'avait pas précisé l'identité de cet ami auquel il devait parler. Un homme est responsable de ce qu'il dit, pas de ce que les autres comprennent. En admettant qu'il sache ce qu'il dit, ce qui ne va aucunement de soi. Ça vaut aussi pour l'écriture. Quant à mon père, en tout cas, il faisait très attention à ce qu'il disait et ne disait pas. Quand j'étais petit, il m'avait roulé plus d'une fois. Je vais t'emmener voir les gens qui mangent une glace, me disait-il, et moi je tombais dans le panneau. Il est probable que je n'entendais que le mot « glace », sinon, pourquoi me serais-je fait avoir tellement de fois ? Là encore, aveuglé par l'idée du vélo, j'avais donné à ses paroles un sens qu'elles n'avaient pas.

Et donc, une semaine plus tard environ, lorsque nous sommes sortis à pied pour aller voir cet ami, convaincu que l'ami dont il parlait, celui qui, comme il me l'avait dit, jouait tout le temps aux cartes avec lui au bar du passage à

niveau, était le propriétaire du seul magasin de vélos de la ville, doublé d'un atelier de réparation, que j'avais effectivement vu jouer plusieurs fois aux cartes avec mon père dans ce bar-là, convaincu comme je l'étais que nous étions forcément en route pour le magasin de vélos, au lieu de suivre mon père, je l'ai précédé et, dès qu'on s'est retrouvés à la grille de la maison, j'ai pris à droite et je me suis engagé d'un pas résolu vers le magasin de vélos. Quelques pas. Je me rends compte que quelque chose ne va pas. Je ne *sens* pas mon père derrière moi. Je ralentis, je tends l'oreille, je jette un œil à gauche, puis à droite; je m'arrête, je me retourne. Il est devant la grille, les mains dans les poches, un étrange sourire aux lèvres. Eh ben, dit-il, tu vas où, par là? Un mélange de surprise, de gêne et de honte me paralyse un moment, mais je parviens à me secouer et je reviens sur mes pas. On part en sens inverse. Mon père ne parle pas, et moi je n'ai pas le courage de demander quoi que ce soit. Je ne savais pas quoi penser, et comme rien, à l'époque aussi bien qu'aujourd'hui, ne me donne davantage à penser que de ne pas savoir quoi penser, en suivant mon père en sens inverse je me disais que si nous n'étions pas en train d'aller au magasin de vélos, l'ami à qui il avait parlé, celui qui jouait tout le temps aux cartes avec lui au bar du passage à niveau, ce n'était pas celui du magasin de vélos; mais si ce n'était pas lui, qui donc cela pouvait-il être?, et pourquoi? Peut-être quelqu'un qui avait un vélo à vendre? J'allais avoir l'air de quoi devant les copains, auxquels, en proie à mon enthousiasme, j'avais dit que d'ici quelques jours ils allaient me voir arriver en selle sur mon vélo tout neuf, alors que, j'en étais désormais certain, on allait me refiler un vieux vélo d'occasion, probablement sans dérailleur? Mais bon, me disais-je pour me consoler, au moins ce sera un vélo avec une barre; peut-être même un modèle de sport; peut-être même mieux que celui auquel je pense – parce que je rêvais, c'est vrai, mais pas au-delà d'un certain prix. Lorsque pour finir nous avons franchi le portail de la fabrique de cages à oiseaux,

et qu'il m'est enfin apparu clairement qui était l'ami dont mon père parlait, à savoir l'homme grand et sec qui nous attendait à l'entrée du hangar où, avec son frère et une dizaine d'employés, il faisait tourner son activité, je n'imaginais pas encore la cruelle réalité qui, sous peu, allait me tomber dessus ; réalité avec laquelle d'emblée, acceptant son caractère inéluctable, j'ai toujours essayé de passer un compromis, mais sans jamais y parvenir. Comme s'il était possible, me dis-je aujourd'hui, de passer un compromis avec une malédiction que nous méritons tous, du moins d'après ce qu'on lit dans la Bible¹, pour la seule raison que nous sommes venus au monde, qui plus est dans un Pays qui prétend se fonder sur ladite malédiction biblique et, qui plus est à nouveau, dans une région, la Vénétie, qui fait du travail une religion – mais désormais, peut-être, plutôt qu'une religion, un mythe. Car c'était pour ça que mon père m'avait amené jusque-là, à la fabrique de cages à oiseaux de son ami, pour me dégoter un travail et pas, comme je l'avais cru, pour m'acheter un vélo, chose qui, comme il me l'expliqua sur le chemin du retour, était, pour le moment du moins, à exclure. Vu que, dit-il, *il n'y a pas de sous*. Mais lui, mon père, il était d'accord avec moi : je ne pouvais pas continuer à me balader sur ce bicolou de fille, et il avait donc fait en sorte que je sois en mesure de résoudre mon problème en me trouvant un travail, et il s'était adressé à son ami en le priant de lui faire la faveur de m'embaucher, pendant les vacances d'été, dans sa fabrique de cages à oiseaux.

De cette brève rencontre avec celui qui allait devenir le premier de mes nombreux employeurs, je ne me rappelle quasiment rien, si ce n'est que le type, après que mon père m'eut présenté à lui, me scruta de la tête aux pieds et lança

1. Il dit à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais formellement prescrit de ne pas manger, le sol sera maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie », Genèse 3:17.

quelque chose comme : Alors le v'là, çui qui veut un vélo. Bon, t'as envie de travailler ? Je ne peux pas dire que je m'en souvienne, mais placé devant le fait accompli, j'ai certainement dû répondre oui, de même que par la suite, face à cette question idiote qui reviendrait si souvent au cours de ma première vie, je répondrais toujours oui, non que j'aie jamais vraiment eu envie de travailler, mais simplement parce que j'ai toujours eu *besoin* de travailler, pour une seule et unique raison : gagner ma vie, un point c'est tout.

Ainsi, parti de la maison plein d'enthousiasme, dans la certitude d'y revenir en selle sur un vélo neuf, je rentrais à pied, déçu, chagriné par la perspective de devoir passer mes vacances d'été, proches désormais, enfermé huit heures par jour dans un hangar ; fâché contre mon père qui, au lieu de m'expliquer d'abord ses intentions, avait préféré me laisser marinier dans le bouillon de poule de mes imprudentes certitudes, et qui l'avait fait en sachant parfaitement quelles étaient mes expectatives, qu'il avait sciemment sollicitées, avec cette façon de dire sans dire qui avait duré plus d'une semaine, à savoir le temps qui s'était écoulé entre le dîner du vélo et le rendez-vous, période au cours de laquelle il s'était contenté de se taire et d'observer l'attente qui grandissait en moi, savourant d'avance le moment où il me dirait ce qu'effectivement, au retour de la fabrique de cages à oiseaux, il me disait maintenant, à savoir que je devais me rappeler ce jour, que si je voulais quelque chose il fallait que je le gagne moi-même, que c'était comme ça que le monde tournait et qu'il était temps que je *capissi da dove veniva*¹ ; et que j'avais de la chance, moi et tous ceux de ma génération, que nous avions bien de la chance d'être nés quand nous étions nés ; parce qu'à son époque à lui, à mon âge, il travaillait déjà depuis quelques

1. *Comprendre d'où ça vient*. Traduite littéralement, cette expression me parle peu, voire pas du tout. Le lecteur vénète traduira de son côté, pour les autres, je n'y peux rien.

années et que la petite somme qu'il gagnait, il devait la donner à la maison, sans rien de reste, et remercier le bon dieu si son père lui laissait quelque chose pour ses petites dépenses ; et que pour ma mère aussi ça avait été pareil, et même pire, vu qu'elle venait d'une famille encore plus pauvre que la sienne – chose que mon père, au grand dam de ma mère, ne manquait jamais de lui rappeler, surtout quand ils se disputaient, et ils se disputaient souvent ; que nous avions bien de la chance, répétait mon père au retour de la fabrique de cages à oiseaux, parce que nous avions assez à manger et que nous n'avions aucune idée de ce que voulait dire avoir faim, que nous avions un toit assuré au-dessus de nos têtes, et que nous pouvions faire des études, aller au collège, ce que ni ma mère ni lui n'avaient pu faire, et après le collège le lycée, et après le lycée carrément l'université, ce qui à son époque n'était possible que pour les gosses de riches ; et si on n'avait pas envie de faire des études, tant pis, on pouvait toujours aller bosser ; et là encore, vous savez pas la chance que vous avez, disait-il, parce que du boulot, grâce à dieu, y en a pour tout le monde, y a qu'à avoir envie de bosser ; et pour ça aussi, disait mon père, pour que je comprenne ce que ça voulait dire travailler à l'usine, être ouvrier, il était temps, et c'était bien comme ça, que je profite des vacances d'été pour gagner mon argent, avec lequel je pourrais faire ce que je voulais, en plus de m'éclaircir les idées : est-ce que je voulais faire des études ? est-ce que je voulais aller travailler ? parce que si j'avais plus envie de faire des études et cetera.

Va savoir s'il a vraiment dit tout ça. À partir de *il est temps que tu comprennes d'où ça vient*, je m'étais à tel point refermé en moi-même que je n'avais plus rien entendu d'autre qu'un chuchotis indistinct ; mais c'étaient des propos que mon père tenait si souvent, et toujours à peu près à l'identique, que je n'ai pas besoin de me les rappeler précisément. Et chaque fois, inexorablement, depuis que j'avais fini le collège, dans ce qu'il disait ou dans ce que disait ma mère, surgissait tôt ou tard la

dichotomie travail/études, étudier ou travailler ; soit on avait envie de faire des études, soit on avait envie de travailler ; soit on allait bosser, soit on se faisait venir l'envie d'étudier si on n'en avait pas envie, et vice versa. Dans les derniers temps, on était passé du général au particulier, autrement dit : soit j'avais envie de faire des études, soit je me faisais venir l'envie de travailler. Le fait que l'institut professionnel pour techniciens géomètres Antonio Canova de Vicence ne soit aucunement l'école où, au terme du collège, j'aurais voulu m'inscrire, ce n'était pas une excuse. Ils avaient été très clairs, ma mère particulièrement : le cursus que j'avais en tête, le lycée linguistique, à Vicence ça n'existe pas, et d'après elle Padoue était trop loin, il aurait fallu prendre le train, ça aurait coûté trop cher, ça nous aurait obligés à faire des sacrifices, mais surtout j'étais trop jeune pour aller à Padoue tout seul tous les jours. Et puis quoi, le lycée linguistique!, disait ma mère, Si tu veux vraiment aller au lycée, pourquoi pas le lycée scientifique?, pourquoi pas le classique?, vu que t'es tellement fort en italien. Mais moi, le lycée classique, ça ne me disait rien du tout, et le lycée scientifique pas davantage, moi je voulais *absolument* m'inscrire au lycée linguistique. L'*absolument* de la phrase précédente relève d'une exagération. En vérité, je ne savais pas bien quoi faire de moi-même. Je ne me souviens pas exactement pourquoi je m'étais fixé sur le lycée linguistique. Peut-être justement parce qu'à Vicence ça n'existe pas, et qu'aller à Padoue, ville que je ne connaissais pas et qui me paraissait à l'époque extrêmement éloignée, c'était déjà en soi une aventure. Le fait que Padoue soit *éloignée*, ce qui m'aurait obligé à passer beaucoup plus de temps en dehors de chez moi, et que ce soit une ville plus grande que Vicence, où je ne connaissais personne, et remplie d'étudiants à cause de l'université, en définitive tous les traits que ma mère voyait comme autant de défauts, étaient pour moi des atouts. Mais je n'étais pas suffisamment déterminé, et après une brève et molle résistance, je m'étais rendu à la volonté de ma mère.

Et comme je continuais cependant à ne vouloir suivre ni le cursus classique ni le cursus scientifique, et encore moins le cursus de gestion, ni aucun autre cursus professionnel, j'avais fini par m'inscrire, toujours sur proposition de ma mère, à l'institut pour techniciens géomètres, c'est-à-dire une école qui, selon elle, mais, comme je le découvris plus tard, pas seulement selon elle, était un compromis entre le lycée et une école professionnelle ; une école qui, en bout de course, par rapport au lycée, me donnerait tout de même un diplôme, sans que je doive aller forcément à l'université, et qui, par rapport aux cursus professionnels, me donnerait un diplôme pour ainsi dire plus ouvert, pas trop pointu, dont je pourrais ensuite me prévaloir dans différents contextes. C'est ainsi que, sans l'avoir le moins du monde voulu, par pure solution de repli, je me suis retrouvé à faire des études de géomètre, sans me rendre compte combien ce choix, ou plutôt ce non-choix, allait se révéler par la suite déterminant, et combien il allait influer sur tous les choix et les non-choix destinés à marquer le parcours professionnel tourmenté de ma première vie. Comme si on pouvait scinder ceci et cela ! Je veux dire le travail et la vie. Va savoir, il y a peut-être des gens pour qui ça se passe comme ça. Ce qui est sûr, c'est que ça n'a pas été le cas pour moi. J'y reviendrai plus tard. Pour lors, limitons-nous à relever que cette première année à l'institut pour géomètres, que j'avais faite de mauvais gré, avec des résultats en dents de scie, en ne sauvant les meubles que grâce à mes excellentes prestations dans des matières qui, à part le dessin technique, discipline où j'avais obtenu la meilleure note non seulement de ma classe, mais de tout l'institut, n'étaient certes pas considérées comme fondamentales, telles que l'italien, l'histoire et l'histoire de l'art ; cette première année extrêmement tourmentée, disais-je, m'avait rempli d'incertitudes concernant mon avenir, et mes parents tout aussi bien, particulièrement ma mère, ce qui avait sans aucun doute infléchi la teneur de leurs propos, mais il serait plus juste de parler de

sermons, de plus en plus souvent centrés, comme je l'ai dit, sur la dichotomie travail/études, de sorte qu'on me répétait sans cesse que de deux choses l'une, soit je me faisais venir l'envie d'étudier, soit je devais me décider à aller bosser, qu'il ne serait pas toléré que je redouble et cetera. C'est probablement pour cette même raison que mon père, quand l'occasion se présenta à lui, c'est-à-dire dès que je lui en offris moi-même l'occasion, en lui demandant, ou plutôt en exigeant presque un vélo neuf, décida qu'il était temps de me faire *comprendre d'où ça vient* et que, sans même me le dire, il me trouva un travail.

Dès que nous sommes arrivés à la maison, au sourire ironique que ma mère et ma sœur affichaient pour nous accueillir, j'ai compris qu'elles aussi savaient, et à la déception s'est ajoutée la honte, et à la honte la colère. Je me sentais trahi. Trahi et humilié, victime d'un complot ourdi contre moi par ma propre famille. J'aurais couru m'enfermer dans ma chambre, si j'en avais eu une. Mais depuis que ma sœur, de sept ans mon aînée, était devenue trop grande pour partager une chambre avec moi – d'après elle et, surtout, d'après ma mère –, je dormais dans le salon, sur un lit pliable on ne peut plus inconfortable. Je n'ai donc rien trouvé de mieux que filer derrière la maison pour poser mon front contre le mur d'enceinte, comme je le faisais enfant, quand quelqu'un venait nous rendre visite et que, peu importe qui c'était, puisque je voulais que personne ne vienne, je filais derrière la maison, exactement comme maintenant, et posais mon front contre le mur. J'ai probablement éclaté en sanglots. À l'époque ça m'arrivait souvent, tandis que je prenais conscience du monde où, contre ma volonté, il m'était donné de vivre. Un monde qui ne me plaisait pas du tout, qui ne m'avait jamais plu, même pas quand j'étais petit, et qui me plaisait de moins en moins à mesure que je grandissais.

Je ne voudrais pas être compris de travers. Mon enfance, sur laquelle je souhaiterais ne pas m'étendre, n'a été ni meilleure ni pire que celle de bien des enfants de mon âge ; à coup

sûr, elle n'a pas été pire que celle du groupe de garçons et de filles qui ont grandi avec moi via Dante, avec lesquels j'avais en commun, en plus de l'âge, le contexte, social et familial. Nos parents, et je veux dire tous nos parents, qui avaient eux aussi à peu près le même âge, avaient adhéré à une coopérative des Associations chrétiennes des travailleurs italiens pour pouvoir se construire une maison à eux, qui correspondait parfaitement à un standard considéré à l'époque comme d'avant-garde, résolument supérieur à celui des diverses typologies de *maisons ouvrières* qui constituent aujourd'hui encore le *centre* de la petite ville de Cavazzale¹. Et tout bien pesé, seule une paire de chefs de famille étaient effectivement des ouvriers, mais spécialisés ; tous les autres étaient au bas mot des employés de bureau ; et puis il y avait mon père, le policier. Et personne ne travaillait à la Sivi, l'usine d'ampoules électriques et au néon, qui donnait à l'époque du travail à la plupart des habitants de Cavazzale. Dans les faits, il s'agissait de l'un des premiers sites à vocation strictement résidentielle qui, à partir des années soixante-dix, justement, se succéderaient sans solution de continuité, transformant le pays en ce qu'il est maintenant, un dortoir labyrinthique.

Donc, rien de particulièrement dramatique dans cette enfance, rien, du moins que je me souvienne, qui pourrait m'avoir marqué à jamais, comme on dit ; rien, à part le fait d'être né ; rien sur quoi je pourrais m'appuyer pour justifier quoi que ce soit du long échec qui m'a amené là où j'en suis maintenant, c'est-à-dire exactement là où j'en étais alors. La même petite ville, la même maison, le même sentiment d'inadaptation, d'impuissance et, au besoin, le même mur où poser

1. J'écris le mot « centre » en italique, étant donné que la ville n'a pas, et n'a jamais eu, de centre au sens commun du terme. Le fait que l'usine, qui l'a dominée pendant un certain temps, déterminant son développement, ait exercé son influence depuis une position excentrée y est certainement pour quelque chose.

mon front et me désespérer. Tout ce qui a été entre ceci et cela semble n'avoir pas d'importance. À part le fait que maintenant, si j'allais derrière la maison pour poser effectivement mon front sur le mur d'enceinte en m'abandonnant au désespoir, personne ne viendrait me chercher. Mieux vaut donc rester assis et reprendre le combat.

L'année scolaire n'était pas encore terminée et tout restait possible : je pouvais passer dans la classe supérieure ; je pouvais redoubler ; je pouvais devoir repasser deux ou trois examens en septembre. Une situation qui allait se répéter, plus ou moins à l'identique, tous les ans, à l'unique exception de la dernière année, celle du bac, dite l'année de la maturité, non en vertu de mes mérites, mais simplement parce qu'il n'était pas possible de redoubler. Étrange, mais malgré tout, je n'ai jamais redoublé, je n'ai jamais repassé aucun examen en septembre, et c'est quelque chose qu'aujourd'hui encore je ne sais m'expliquer, de même que je ne sais m'expliquer comment j'ai réussi à m'en sortir au bac, mais ça on verra plus tard. À ce moment précis, devoir repasser deux ou trois examens en septembre, c'était l'éventualité que je craignais le plus, car elle m'obligerait à passer mes vacances d'été à étudier et, par-dessus tout, elle m'empêcherait de gagner l'argent nécessaire pour acheter ce vélo à tube qui était désormais pour moi une question de vie ou de mort. Redoubler aurait été bien mieux. Il était possible que mes parents m'envoient travailler pour de bon, mais au moins je gagnerais de l'argent aussitôt, je m'achèterais ce vélo, et je romprais définitivement avec l'école. Combien de fois y ai-je pensé, combien de fois me suis-je promis de me laisser définitivement aller, de ne plus étudier, de ne même plus aller en cours, de quitter sans retour cette école que je détestais, d'en finir avec l'école en général et d'aller travailler. Je n'ai jamais trouvé le courage de le faire, c'est-à-dire que je n'ai jamais trouvé le courage de m'opposer avec la détermination requise à la volonté de ma mère, qui voulait à tout prix que j'obtienne ce foutu diplôme. Ainsi, après avoir

accepté le fait qu'il n'y avait pas de sous, et que si je voulais un vélo il fallait que je gagne moi-même de quoi me le payer, j'ai employé au mieux le peu de temps qui me restait et, trouvant je ne sais où la force, j'ai renoncé à sortir tous les après-midi, je suis resté à la maison pour étudier et faire des exercices et, à l'école, j'ai saisi toutes les occasions de démontrer mon sérieux, allant jusqu'à me porter volontaire pour être interrogé dès que c'était possible, chose que jusque-là je n'avais jamais faite, afin de pouvoir remonter une moyenne qui, autrement, m'aurait condamné sans appel.

J'ai fait tant et si bien qu'au bout du compte j'ai réussi à me rattraper et à décrocher le bac, gagnant ainsi le droit au travail. Mais d'abord, il fallait que je me rende au bureau de placement.